

“ Crises ” au sein des élites grecques – utilité et ambiguïté d’un concept

Alain Duplouy

▶ **To cite this version:**

Alain Duplouy. “ Crises ” au sein des élites grecques – utilité et ambiguïté d’un concept. Lennart Gilhaus; Stephanie Kirsch; Isabelle Mossong; Franziska Reich; Sebastian Wirz. Elite und Krise in antiken Gesellschaften / Élites et crises dans les sociétés antiques, 5, Franz Steiner Verlag, pp.33-46, 2016, Collegium Beatus Rhenanus, 978-3-515-11310-6. hal-02404415

HAL Id: hal-02404415
https://paris1.hal.science/hal-02404415

Submitted on 18 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Collegium Beatus Rhenanus – Band 5

Franz Steiner Verlag | Sonderdruck aus:

Elite und Krise in antiken Gesellschaften / Élites et crises dans les sociétés antiques

herausgegeben von / édité par
Lennart Gilhaus, Stephanie Kirsch, Isabelle Mossong,
Franziska Reich, Sebastian Wirz

Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016

INHALTSVERZEICHNIS – SOMMAIRE

Vorwort 7

Avant-propos 9

Krise und Elite – Einführung in die Thematik (*Lennart Gilhaus*) 11

« Crises » au sein des élites grecques – utilité et ambiguïté d'un concept (*Alain Duplouy*) 33

De Cimon à Périclès : un regard insulaire (*Lisa Roques*) 47

Zwischen Stabilität und Kollaps – Mittelitalische Elitenkultur und die ‚Krise' der römischen Republik (*Dominik Maschek*) 59

Violence, obstruction augurale et crise de la République romaine (*Yann Berthelet*) 83

Se prémunir contre les périls d'une période de crise : un aspect des stratégies matrimoniales des sénateurs romains à l'époque des guerres civiles (*Miguel Canas*) 97

Lernen aus der Krise? Erziehung und Elitebildung im frühen Prinzipat (*Stephanie Kirsch*) 109

Vom *latro* zum *comes* – Karrierechancen und sozialer Aufstieg in den Krisenzeiten des 4. Jahrhunderts n. Chr. in der *dioecesis Galliarum* (*Elena Köstner*) 121

Une crise religieuse de l'élite ? Le règne de Julien l'Apostat et sa signification pour la communauté chrétienne (*Isabelle Mossong*) 135

Adel auf der Flucht – Christliche Eliten und die Krise des Augusts 410 (*Karsten C. Ronnenberg*) 145

Zusammenfassungen – Resumés 165

Index 173

« CRISES » AU SEIN DES ÉLITES GRECQUES – UTILITÉ ET AMBIGUÏTÉ D'UN CONCEPT

Alain Duplouy (Paris)

Au cours des dernières années, la notion de « crise » a suscité une importante réflexion théorique, davantage cependant – il faut bien le dire – dans le monde germanophone que francophone[1], montrant par là la fécondité heuristique du concept. Celui-ci apparaît en effet comme un extraordinaire révélateur de l'état d'une société durant ces moments où, précisément, l'ordre établi est susceptible d'être chamboulé. Il faut toutefois prendre garde, dans l'application de la notion de « crise » à certaines périodes de l'histoire antique, à ne pas masquer derrière l'usage commode d'un terme fourre-tout des processus politiques, sociaux ou économiques bien plus complexes, qu'une analyse fine permet au final de nuancer fortement. Autant le dire d'emblée : je ne suis pas un partisan de la « crise », du moins telle qu'elle a régulièrement été appliquée à la Grèce archaïque. Il est en effet courant d'évoquer la longue « crise de l'aristocratie archaïque », qui s'étirerait sur plusieurs siècles, du VII^e^ au V^e^ siècle av. J.-C., à mesure notamment que d'autres catégories sociales composant le *dèmos* auraient petit à petit gagné en influence et en pouvoir au sein de la cité grecque, caractérisant ainsi le passage d'un régime aristocratique à un État démocratique. À titre d'exemple, je me pencherai ici sur la célèbre « crise du VII^e^ siècle », qui a déjà fait couler beaucoup d'encre, mais qui me permettra d'expliquer pourquoi, en Grèce archaïque, la notion de « crise » va en fait assez mal avec celle d'« élites ». Je commencerai par rappeler ce que l'on doit entendre par « élites » en Grèce ancienne.

DES ARISTOCRATES AUX ÉLITES

Le concept d'« élites » s'est aujourd'hui généralisé pour évoquer les couches supérieures des sociétés anciennes, remplaçant ainsi peu à peu les termes « aristocratie » et « noblesse » utilisés par l'historiographie tout au long du XX^e^ siècle[2]. Dans mon livre *Le prestige des élites* (2006), je tâchais d'ailleurs de montrer combien les questions de vocabulaire avaient en réalité longtemps vicié le débat sur le fonctionnement de la société grecque archaïque.

Les notions d'« aristocratie » ou d'« aristocrates », sans même parler de « noblesse », et tous leurs équivalents en anglais, en allemand ou en italien sont d'usage

1 On verra, dans ce volume, l'introduction de L. GILHAUS, p. 11–18.

2 Voir la mise au point dans CAPDETREY & LAFOND 2010.

This material is under copyright. Any use outside of the narrow boundaries of copyright law is illegal and may be prosecuted. This applies in particular to copies, translations, microfilming as well as storage and processing in electronic systems.
© Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016

courant chez les historiens, les archéologues et les épigraphistes, tant elles paraissent à la fois simples et évidentes. Ces termes, tous connotés dans nos langues modernes par plus d'un millénaire d'histoire médiévale et moderne, ont en fait bien souvent déterminé *a priori* la conception des réalités antiques. En 1984 déjà, Benedetto BRAVO nous mettait en garde : « on ne devrait pas, comme on le fait d'habitude, parler des 'nobles', des 'aristocrates' de la Grèce archaïque sans indiquer ce qu'on entend par là, car la notion courante de noblesse, pour ce qui concerne la Grèce archaïque, ne repose que sur un *consensus* superficiel, qui est le produit, non pas d'une longue tradition de recherches critiques, mais d'habitudes de pensée non réfléchies »[3]. Pour éviter de souscrire à ces automatismes conceptuels, il nous faut donc avant tout expliciter notre vocabulaire et sans cesse préciser les réalités historiques qui se cachent derrière les mots que nous utilisons.

Dans l'ensemble, les spécialistes n'ont guère fait reposer le statut aristocratique que sur trois éléments : le pouvoir, la naissance et la richesse[4]. Ainsi définie, l'aristocratie grecque rassemblerait tous les individus occupant une position politique, sociale et économique dominante. L'aristocrate est donc un individu noble, qui doit son rang à l'hérédité ; il est le détenteur de l'autorité dans les cités grecques archaïques et il bénéficie d'une aisance financière qui lui permet de mener une vie de luxe et de loisirs. Ces trois champs de définition de l'aristocratie – politique, gentilice et économique – sous-tendent d'ordinaire des appellations précises : les *aristocrates* dominent la vie politique des cités archaïques ; les *nobles*, assimilés aux membres des *génè*, peuvent justifier et maintenir leur place dans la société face à un *dèmos* de roturiers grâce à leur ascendance ; les *riches*, enfin, se caractérisent par une aisance économique, tirée de leur patrimoine foncier sinon de leur activité économique, qui leur permet à la fois de mener une vie confortable et de financer la cité à travers les liturgies ou l'évergétisme, justifiant ainsi leur position sociale dominante.

Dans mon livre, je n'utilise aucun de ces mots – ni aristocrate, ni noble, ni riche –, car ils renvoient à des domaines de l'historiographie qui ont connu de profonds bouleversements au cours des dernières décennies.

a) Pour l'historiographie antique, l'aristocratie est d'abord un régime politique ; le mot « aristocrate » n'existe pas en grec, sauf comme anthroponyme. La notion d'aristocratie naît en Grèce avec le développement de la pensée politique des V^e^ et IV^e^ siècles. Pour Hérodote, Thucydide ou Aristote, les régimes politiques se classent en fonction du nombre de gouvernants et de l'attitude qu'ils adoptent à l'égard des gouvernés : ainsi se seraient succédé dans le temps royauté, aristocratie, oligarchie, tyrannie et démocratie. Ce schéma téléologique domina toute la pensée politique antique et moderne, de Polybe à Mogens H. HANSEN. Les historiens modernes s'empressèrent du reste de faire reposer le régime aristocratique des cités archaïques sur un groupe social particulier. Ainsi naissait la notion d'« aristocrates ». Depuis une vingtaine d'années pourtant, on se rend compte du caractère théorique, sinon artificiel, des distinctions naguère établies entre ces divers régimes politiques, qui

3 BRAVO 1984, p. 140.

4 Ainsi notamment STEIN-HÖLKESKAMP 1989 ou NAGY 1996.

This material is under copyright. Any use outside of the narrow boundaries
of copyright law is illegal and may be prosecuted.
This applies in particular to copies, translations, microfilming
as well as storage and processing in electronic systems.
© Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016

apparaissent de plus en plus comme une manière parfaitement anachronique, propre à la pensée classique, de penser l'époque archaïque. De mon point de vue, cette approche est absolument inadaptée à penser la cité grecque archaïque[5].

b) La notion de noblesse est, elle aussi, une chimère, élaborée cette fois par l'historiographie du XIX^e^ siècle. Si les Anciens n'ont guère développé de pensée sociale en relation avec la définition des différents régimes politiques, les Modernes, en revanche, se sont d'emblée attachés à décrire ce qu'ils pensèrent être la structure portante de l'élite dirigeante des cités archaïques. Vue sous cet angle particulier, l'aristocratie grecque, simple forme de constitution pour les Anciens, se transforma rapidement dans l'historiographie contemporaine en ordre social fondé sur la naissance, dont la cellule de base fut le *génos*. C'est à Numa Denis FUSTEL DE COULANGES et à Eduard MEYER que nous devons la théorisation d'une telle structure sociale[6]. Dès la fin du XIX^e^ siècle, les aristocrates grecs furent donc assimilés aux patriciens romains ou à la noblesse d'Ancien Régime et rassemblés dans ce que l'on a parfois appelé des « grandes familles ». Le *génos*, ensemble de familles nobles, fut considéré comme cette structure familiale immuable, ayant permis à ses membres de préserver leur position éminente dans la société et d'assurer leurs droits jusqu'à l'avènement des démocraties. Les études de deux historiens français, Félix BOURRIOT et Denis ROUSSEL, ont néanmoins montré en 1976 le caractère strictement artificiel de ce modèle historiographique[7]. L'édifice social imaginé par les historiens de la seconde moitié du XIX^e^ siècle et unanimement accepté au XX^e^ siècle n'avait en tout état de cause jamais existé. Il n'existe donc aucune noblesse grecque et, partant, malgré une certaine historiographie marxiste[8], aucune lutte des classes en Grèce archaïque entre une aristocratie fermée de génnètes et un *dèmos* revendicateur[9].

c) Quant aux riches, jouissant d'une fortune leur permettant de mener un train de vie luxueux à la tête des cités, la relation établie par les historiens entre le statut social et la possession de biens a elle aussi considérablement évolué au cours des dernières décennies[10]. Si l'on affirme d'ordinaire, à la suite de Moses FINLEY, que le statut social des agents économiques eut des conséquences non négligeables sur la vie économique des cités grecques, on se rend compte aujourd'hui que les mécanismes de circulation des richesses contribuaient en fait à construire la hiérarchie sociale. De fait, la thésaurisation et l'ostentation d'une richesse individuelle n'ont jamais été valorisées en Grèce ancienne ; seule la redistribution d'une partie de ses biens offrait à l'individu une valorisation sociale. Autrement dit, les processus de circulation des richesses (comme le don, les liturgies ou l'évergétisme) entretiennent des rapports étroits avec l'établissement et l'entretien des hiérarchies. Dans les cités archaïques et classiques, la richesse apparaît ainsi comme un instrument de la construction des statuts sociaux, bien avant peut-être d'en être le reflet mécanique.

5 Pour un bilan de ces études, DUPLOUY 2005.
6 FUSTEL DE COULANGES 1864 ; MEYER 1893, p. 291–320.
7 BOURRIOT 1976 ; ROUSSEL 1976.
8 Voir dernièrement ROSE 2012.
9 Voir également DUPLOUY 2003 et DUPLOUY 2010.
10 Pour un détail de ces études, DUPLOUY 2002. Voir également DUPLOUY sous presse.

This material is under copyright. Any use outside of the narrow boundaries
of copyright law is illegal and may be prosecuted.
This applies in particular to copies, translations, microfilming
as well as storage and processing in electronic systems.
© Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016

En somme, les assises politiques, gentilices et économiques sur lesquelles les historiens ont fondé la définition de l'aristocratie grecque ont été sensiblement nuancées. Ajoutons que les termes traditionnellement utilisés pour désigner les « catégories sociales supérieures » n'ont pas toujours de correspondants en grec ancien. Il en va d'ailleurs de même pour la notion d'élite, qui dérive du latin et qui est elle-même pétrie par l'historiographie contemporaine ; celle-ci en a d'ailleurs fait un usage sans doute excessif, au point que le terme paraît aujourd'hui galvaudé. Toutefois, j'aime à souligner qu'à l'exception du titre de l'ouvrage et des deux dernières pages de la conclusion, je n'utilise pas davantage la notion d'élite dans mon livre. L'intérêt du mot « élite » est précisément, comme l'expliquait Jean-Louis FERRARY en conclusion d'un colloque sur *Les élites locales dans le monde hellénistique et romain*, de n'être associé à aucune réalité préconçue[11]. C'est en ce sens une notion neutre, dont l'historien doit en permanence préciser le contenu. Ce qui m'intéresse, c'est d'analyser en détail la structure et le fonctionnement d'une société, plutôt que de réduire l'explication de toute une mécanique sociale à l'usage d'un terme d'acception commune (aristocrate, noble, prince, etc.), dans lequel le lecteur projette en réalité ce que sa propre expérience l'invite à y voir[12]. C'est ainsi que j'en suis venu à définir les « modes de reconnaissance sociale », qui sont toutes les stratégies par lesquelles les individus exprimaient, construisaient ou maintenaient leur statut social à travers un investissement constant en temps et en énergie.

L'utilisation de termes fortement connotés comme « aristocrates » ou « nobles » empêche en somme de s'interroger sur le fonctionnement des sociétés anciennes par le recours à des modèles tout faits. C'est un peu la même chose avec la notion de « crise », qui est souvent un artifice commode d'explication, comme l'exemple suivant, tiré de l'histoire grecque archaïque, l'illustrera et expliquera, partant, mes réticences à son égard.

LA CRISE DU VII^e^ SIECLE ?

La fameuse « crise du VII^e^ siècle » offre l'occasion d'une telle discussion ; je m'attacherai au cas d'Athènes, du reste bien connu, mais qui peut servir de modèle historiographique dans l'approche de la notion de « crise » et qui permet de rappeler les précautions qu'il convient de prendre dans l'utilisation de ce concept.

En 1980, dans son ouvrage *Archaic Greece. The Age of Experiment*, Anthony SNODGRASS mettait en évidence un spectaculaire boom démographique au VIII^e^ siècle, immédiatement suivi par une crise démographique grave au

11 CÉBEILLAC-GERVASONI & LAMOINE 2003, p. 733–734 (J.-L. FERRARY).

12 Il n'est pas certain, à cet égard, que le maintien du terme « aristocrates » par WECOWSKI 2014 n'entraîne pas diverses confusions, bien qu'il donne en fait à l'aristocratie grecque archaïque une toute nouvelle définition. Celle-ci est basée sur le modèle de l'aristocratie polonaise et lithuanienne (*szlachta*) des XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles et dont la nature et le comportement paraissent particulièrement proches de mes propres « élites » grecques.

This material is under copyright. Any use outside of the narrow boundaries
of copyright law is illegal and may be prosecuted.
This applies in particular to copies, translations, microfilming
as well as storage and processing in electronic systems.
© Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016

VII^e siècle[13]. Les courbes démographiques qu'il présentait reposaient sur une lecture immédiate des courbes du nombre de tombes connues en Attique durant ces hautes époques. Dans le prolongement de son ouvrage, diverses études furent consacrées à la Renaissance grecque du VIII^e siècle[14] et l'on s'interrogea sur la « crise du VII^e siècle » à Athènes. Au même moment, John McK. CAMP évoquait l'existence d'une sécheresse désastreuse vers la fin du VIII^e siècle, déduite du comblement des puits de l'agora d'Athènes, suivie d'une terrible famine, qui aurait décimé la population attique[15].

Petit à petit néanmoins, l'ethnologie a rappelé que la société des morts n'était en aucun cas un calque de la société des vivants, mais une représentation de celle-ci, autrement dit une construction symbolique obéissant à un code funéraire qu'il convient de décoder. En particulier, il s'agissait de nuancer très fortement les courbes de population établies à partir d'un comptage des tombes au sein des nécropoles. D'un strict point de vue démographique, la croissance postulée par SNODGRASS au VIII^e siècle – 3,1 % d'augmentation par an – est d'ailleurs invraisemblable, le taux actuel de croissance annuelle de la population mondiale ne dépassant pas 1,2 %. Pareil accroissement démographique supposerait des taux de fécondité féminine extrêmement élevés, mais aussi des taux de mortalité infantile ridiculement faibles, qui l'un et l'autre ne sont pas envisageables dans une société ancienne.

La solution est venue en 1987 de l'étude de Ian MORRIS[16]. Celui-ci introduisit le concept de *formal burial* – on parlera, en bon français sans anglicisme, de sépulture « en bonne et due forme » –, c'est-à-dire archéologiquement repérable. Le concept suppose évidemment l'existence de défunts n'ayant laissé aucune trace. En ce sens, MORRIS rappelait que tous les morts ne sont pas visibles et qu'il n'est donc pas possible d'établir des courbes de population à travers un simple comptage des tombes fouillées. Non seulement, le boom démographique du VIII^e siècle doit être tempéré, mais la « crise » démographique du VII^e siècle doit tout autant être nuancée. Il s'agissait en partie d'une illusion.

MORRIS suppose par ailleurs qu'à certaines époques de son histoire, la cité grecque a usé d'un principe d'exclusion des rites funéraires en fonction du rang des individus. À certains moments, le droit de recevoir une sépulture « en bonne et due forme » n'aurait pas été garanti à tous. MORRIS lie ce droit à un statut social – aristocratie – et civique – droit de cité – particulier, dont il propose de suivre l'évolution à travers les nécropoles. En somme, les variations du nombre de tombes en Grèce antique reflèteraient certes des variations de population – avec un taux de croissance annuelle de la population attique ramené à un chiffre plus raisonnable de 1,9 %[17] –, mais le phénomène devrait surtout être nuancé par des évolutions sociales et politiques. Dit autrement, les nécropoles ne révèleraient pas seulement des

13 SNODGRASS 1980.
14 En particulier le colloque édité par HÄGG 1983.
15 MCK. CAMP 1979.
16 MORRIS 1987.
17 Voir la mise au point chez TANDY 1997, p. 44–58.

This material is under copyright. Any use outside of the narrow boundaries
of copyright law is illegal and may be prosecuted.
This applies in particular to copies, translations, microfilming
as well as storage and processing in electronic systems.
© Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016

phénomènes démographiques, mais aussi des phénomènes historiques. En l'occurrence, MORRIS transforma la crise démographique du VII^e^ siècle en une crise politique et sociale. Selon MORRIS, durant les âges obscurs, le droit à une sépulture « en bonne et due forme » était limité à un groupe restreint d'individus définis par leur âge et leur rang, correspondant à ceux que les poètes grecs nommeraient plus tard *agathoi*. Vers 750, ce système disparaît et on assiste à l'élargissement du groupe funéraire, ce que MORRIS conçoit comme le signe tangible de l'émergence de la cité et, partant, du citoyen. Mais à Athènes, le changement fut de courte durée et, contrairement aux autres cités, on en revint vers 700 à un usage restreint du droit funéraire et au rétablissement d'un régime qualifié d'aristocratique et de pré-civique, ce qui expliquerait la diminution du nombre de sépultures au VII^e^ siècle. Au lieu de supposer une crise démographique, MORRIS restitue donc un changement social et politique majeur, avec une mise entre parenthèses de la cité d'Athènes au VII^e^ siècle et le retour à un système aristocratique pré-civique. À Athènes, le déclin de la sépulture « en bonne et due forme » marquerait ainsi l'échec – temporaire – de l'idéologie de la cité. On pourrait disserter longtemps sur l'opposition implicite entre « aristocratie » et « cité », qui constitue selon moi une aberration, ou sur les relations entre statut social – définition d'une aristocratie – et statut civique – création d'un corps civique –, qui sont au cœur de mes recherches actuelles.

Le modèle social et politique global de la cité grecque offert par MORRIS avait surtout le grand défaut d'être construit exclusivement à partir d'une documentation unique : seules les nécropoles étaient prises en considération, laissant de côté les autres espaces importants de la cité, notamment les sanctuaires. C'est là la critique principale qu'adressait François de POLIGNAC aux théories de MORRIS[18]. Dressant un tableau des cultes et de leur évolution en Attique aux époques géométrique et archaïque, POLIGNAC souligne plusieurs phases d'apparition des lieux de culte en Attique, notamment vers la fin de l'époque géométrique et au début du VII^e^ siècle, époque d'une véritable floraison de sites et d'une diversification des types de cultes et de sanctuaires. Il rappelle en particulier l'émergence d'une série de cultes de sommets, qui connaissent précisément leur *floruit* au VII^e^ siècle, ou l'essor des cultes d'Artémis sur le pourtour du littoral attique (Mounichie, Brauron, etc.). Dans l'ensemble, l'essor remarquable de la plupart des cultes attiques au VII^e^ siècle contraste nettement avec le « déclin » tout aussi marqué des nécropoles attiques au même moment. Il est donc parfaitement clair que des transferts s'opèrent au VII^e^ siècle entre les nécropoles et les sanctuaires, dans les richesses déposées, mais aussi dans l'investissement des individus. En ce sens, la « crise » du domaine funéraire s'accompagne en fait d'une « expansion » du domaine cultuel. De la même manière, au niveau politique, on ne peut s'en tenir à la thèse avancée par MORRIS d'un retour à une situation pré-civique, d'une mise entre parenthèse temporaire de la cité d'Athènes. Comme l'a montré POLIGNAC, on voit en effet se dessiner au VII^e^ siècle un espace cultuel proprement athénien, étendu à l'ensemble du territoire civique, regroupant tous les cultes caractéristiques d'une cité et traversé par des

18 POLIGNAC, *Sanctuaires* ..., 1995 ; POLIGNAC, *Entre les dieux* ..., 1996.

This material is under copyright. Any use outside of the narrow boundaries
of copyright law is illegal and may be prosecuted.
This applies in particular to copies, translations, microfilming
as well as storage and processing in electronic systems.
© Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016

processions unissant la ville d'Athènes à divers points limites de l'Attique (Sounion, Éleusis, Mounichie, Brauron, etc.). Loin d'être une *polis* avortée, comme le pensait MORRIS, l'Athènes du VII^e siècle met au contraire en place un réseau cultuel dense qui unifie tout le territoire[19].

Revenons au comblement des puits de l'agora, signe selon McK. CAMP, d'une sécheresse importante ayant entrainé une mortalité accrue vers la fin du VIII^e siècle et une crise démographique au VII^e siècle. Ce comblement est en réalité au cœur d'un débat nourri sur la nature de l'espace qui devint l'agora de l'Athènes classique. Le comblement de ces puits, entre le IX^e et le VII^e siècle, offre à peu près les seuls indices sur la nature des activités menées à l'époque archaïque dans l'espace de la future agora classique. Autant que l'on puisse en juger du matériel issu du comblement de ces puits, la principale activité dans le secteur semble avoir été un artisanat céramique, avec une implantation d'ateliers de potiers dès l'époque protogéométrique jusqu'à leur déplacement dans le secteur du Céramique à la fin de l'époque archaïque. Cette activité de production a traditionnellement été associée à un habitat et à une zone funéraire, tant par les fouilleurs américains que dans l'étude de synthèse proposée par Maria-Chiara MONACO sur les ateliers de potiers à Athènes[20]. En revanche, reprenant l'étude détaillée du matériel de ces puits, John K. PAPADOPOULOS s'est opposé à y voir une zone importante d'habitat, si ce n'est celui étroitement lié aux ateliers de céramistes[21]. Là où l'on restitue d'ordinaire, pour les débuts de l'âge du fer, quelques tombes éparses parmi un habitat lâche formant l'un des hameaux d'une Athènes géométrique polynucléaire, PAPADOPOULOS situe des espaces funéraires denses en marge de la future agora, dont le centre était occupé par des ateliers de céramistes. Du XI^e au VII^e siècle, et peut-être même encore au VI^e siècle, l'espace de la future agora classique est défini par une association tombes / ateliers ne laissant en fait aucune place à un habitat significatif. Le principal noyau d'habitat à l'époque archaïque se concentrerait là où il a toujours été, à savoir sur l'Acropole et immédiatement autour de celle-ci. La discussion de toutes les conclusions de PAPADOPOULOS nous entraînerait loin de notre sujet. Il suffit ici de souligner que le réexamen critique du matériel des puits de l'agora renouvelle la réflexion sur l'affectation des espaces dans l'Athènes archaïque. Mais surtout, comme le note PAPADOPOULOS, « whatever the reality of the drought theory, widely accepted by many archaeologists, the pattern seen in the area of the Classical Agora has little to do with population estimates, settlements, or demography, and much to do with potters and their industry »[22]. Là encore, il n'est plus question d'une crise au VII^e siècle. Le problème s'est tout simplement déplacé.

L'ensemble du dossier du VII^e siècle athénien a connu des évolutions récentes, mais l'essentiel du problème et des solutions était en fait déjà exposé en 1989 par Robin OSBORNE dans un article fameux intitulé « A Crisis in Archaeological His-

19 Voir désormais les thèses de VAN DEN EIJNDE 2010 et CHATZIVASILIOU 2013.
20 MONACO 2000.
21 PAPADOPOULOS 2003.
22 *Ibid*., p. 275.

This material is under copyright. Any use outside of the narrow boundaries
of copyright law is illegal and may be prosecuted.
This applies in particular to copies, translations, microfilming
as well as storage and processing in electronic systems.
© Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016

tory? The Seventh Century B.C. in Attica ». Envisageant l'ensemble de la documentation matérielle issue des nécropoles, des sanctuaires et de l'habitat, ainsi que les diverses interprétations historiques qui en avaient été données, OSBORNE concluait : « social crisis is the wrong way to look at the situation »[23].

CRISE, *STASIS* ET *AGÔN*

Alors que le VII^e^ siècle a longtemps fait figure de parent pauvre de la recherche sur la Grèce archaïque, dédaigné d'un côté par les archéologues éblouis par la « Renaissance grecque du VIII^e^ siècle », et par les historiens, effrayés par l'absence de source littéraire, il a récemment été au cœur d'un ouvrage collectif dirigé par Roland ÉTIENNE[24]. Les auteurs soulignent certes les transformations importantes que connaît l'ensemble de la Méditerranée à ce moment, mais ils ont aussi le souci d'inscrire ces phénomènes nouveaux (urbanisation, écriture, orientalisation, colonisation, etc.) dans une continuité qui n'est pas sans rappeler la « longue durée » de Fernand BRAUDEL. L'ouvrage tente surtout de sortir le VII^e^ siècle d'une vision pessimiste, largement imposée par la conception que nous avons du VIII^e^ siècle comme une période d'expansion et d'ouverture généralisées, par rapport à laquelle le VII^e^ siècle semblerait marquer un temps d'arrêt, voire un recul, avant les nouvelles avancées du VI^e^ siècle. Si les aspects contrastés du VII^e^ siècle ont souvent été englobés et expliqués par la notion de « crise archaïque », le tableau que l'on peut dresser aujourd'hui des sociétés du VII^e^ siècle est assurément plus nuancé. Dans un chapitre commun, rédigé avec Olivier MARIAUD et François de POLIGNAC, nous notions d'ailleurs que « le concept de crise paraît inadapté à la compréhension de phénomènes s'étalant sur un, voire deux siècles. Il relève d'une conception erronée de la temporalité des sociétés grecques qui, parce qu'elles sont de l'époque 'archaïque', ne pourraient évoluer que lentement et ne résoudraient leur crise que très progressivement. Cette vue n'est pas tenable : les sociétés combinent des rythmes différents où des persistances sur le long terme sont associées à des changements rapides »[25].

Le problème avec la notion de « crise », appliquée à une lecture de la société grecque archaïque, est donc bien une question d'échelle. Elle consiste à interpréter toute forme de changement comme une remise en cause de l'état préalable de la société, comme une rupture dans la continuité et la stabilité de la société. Or, précisément, ce qui caractérise la Grèce archaïque, ce n'est nullement la stabilité, c'est au contraire la *stasis* perpétuelle, qui apparaît ainsi comme la norme. Loin d'être une situation exceptionnelle et passagère de crise, la *stasis*, cette rivalité entre individus et groupes à l'intérieur de la cité, était l'état normal et permanent de la vie communautaire de nombreuses cités archaïques[26]. Comme le note Carmine

23 OSBORNE 1989 (citation, p. 320).
24 ÉTIENNE 2010.
25 DUPLOUY, MARIAUD & POLIGNAC 2010 (citation, p. 304).
26 Voir notamment, pour l'Athènes archaïque, STAHL 1987.

This material is under copyright. Any use outside of the narrow boundaries of copyright law is illegal and may be prosecuted. This applies in particular to copies, translations, microfilming as well as storage and processing in electronic systems. © Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016

AMPOLO, la *stasis*, si souvent honnie et redoutée par les auteurs anciens, est en réalité un mal nécessaire au sein de la cité archaïque[27]. Sur ce caractère ambigu de la *stasis*, rappelons d'ailleurs la loi prêtée à Solon par l'auteur de la *Constitution d'Athènes* (VIII, 5) : « Voyant que l'État était souvent divisé (τὴν μὲν πόλιν πολλάκις στασιάζουσαν) et que par indifférence certains citoyens s'en remettaient au hasard des événements, Solon porta contre eux une loi particulière : 'Celui qui dans une guerre civile (στασιαζούσης τῆς πόλεως) ne prendra pas les armes avec un des partis sera frappé d'atimie et n'aura aucun droit politique' ». La crise ou *stasis* est donc inscrite dans l'histoire grecque archaïque comme un facteur structurel des dynamiques politiques et sociales à l'œuvre, non comme un élément conjoncturel déstructurant, même si elle amène à redéfinir périodiquement les équilibres sociaux et politiques entre les forces en présence.

Cette *stasis* perpétuelle repose elle-même sur un fond culturel spécifiquement grec : la mentalité agonistique. Pour reprendre les mots de NIETZSCHE, l'*agôn* est « la matrice de tout ce qui est grec »[28]. Énoncée dès les poèmes homériques, une telle mentalité gouverne nombre de comportements en Grèce ancienne. Le propre des héros d'Homère, qui constituèrent des modèles d'éducation pour les Grecs de toute époque, est en effet d'affirmer leur supériorité sur leur adversaire ou du moins d'aspirer à celle-ci en toute occasion et en tout domaine. « Toujours être le meilleur et surpasser les autres », recommandait Hippoloque à son fils Glaucos (*Il*., VI, 208), tout comme Pélée à Achille (*Il*., XI, 784). On sait la place que lui accordait déjà Jacob BURCKHARDT à la fin du XIX^e^ siècle dans sa monumentale *Griechische Kulturgeschichte*[29]. BURCKHARDT qualifiait l'homme grec archaïque d'« agonale Mensch » et voyait dans ce trait de caractère une expression spécifique de l'aristocratie archaïque. Toute occasion était propice pour les aristocrates à entrer en compétition avec leurs pairs, avec pour seule récompense l'honneur et le prestige.

Il va de soi qu'une telle mentalité eut des conséquences sur l'histoire grecque elle-même et son déroulement. Cet idéal agonistique régit en effet tous les comportements de distinction qui informent la dynamique sociale que j'ai cru bon de restituer dans mon livre. La constitution d'une élite, en Grèce archaïque, ne résulte pas de la reproduction d'un corps social disposant d'une qualité nobiliaire intrinsèque, sorte de sang bleu que des roturiers ne posséderaient jamais. Elle résulte du travail inlassable d'individus entreprenants pour démontrer leur valeur à la guerre, à la tribune de l'Assemblée, sur le sable des pistes de course, devant les dieux ou les hommes, lors des mariages, des funérailles ou de simples banquets, bref dans toutes les occasions de l'existence où la communauté est prise à témoin des actes et des prouesses individuels. À l'inverse, aucune qualité intrinsèque, sinon l'énergie déployée, ne protégeait ces individus entreprenants ou leur descendance d'une déchéance sociale plus ou moins rapide. C'est la raison des lamentations de Théognis, non pas un noble désargenté qui déplore l'ascension des *kakoi*, mais bien un *looser*

27 AMPOLO 1996. Sur la *stasis*, voir aussi LORAUX 1997.
28 NIETZSCHE 1872.
29 BURCKHARDT 1902, p. 61–168 et 213–219.

This material is under copyright. Any use outside of the narrow boundaries
of copyright law is illegal and may be prosecuted.
This applies in particular to copies, translations, microfilming
as well as storage and processing in electronic systems.
© Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016

incapable de réagir au dynamisme d'individus plus dégourdis que lui[30]. En ce sens, Théognis est le témoin, mais aussi le principal responsable, de sa propre déchéance sociale. Toutefois, cette « crise » individuelle n'est en rien une « crise » de la structure sociale archaïque dans son ensemble et encore moins des dynamiques à l'œuvre dans la société. Cette déchéance individuelle fait tout simplement partie du fonctionnement normal de la société grecque archaïque, au sein de laquelle la mobilité sociale était probablement beaucoup plus importante qu'on ne le considère d'ordinaire.

UNE ÉLITE EN PERPÉTUELLE RECOMPOSITION SOCIALE

Au début de ses *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand écrivait : « l'aristocratie a trois âges successifs : l'âge des supériorités, l'âge des privilèges, l'âge des vanités ; sortie du premier, elle dégénère dans le second et s'éteint dans le dernier ». Les confessions de l'homme de lettres français n'étaient elles-mêmes, comme un écho des paroles de Théognis, qu'une considération personnelle sur des origines familiales et le sentiment désabusé de la fin d'une époque : « Je suis né gentilhomme. Selon moi, j'ai profité du hasard de mon berceau, j'ai gardé cet amour plus ferme de la liberté qui appartient principalement à l'aristocratie dont la dernière heure est sonnée ».

On considère régulièrement que l'aristocratie grecque naît avec la cité et se désagrège peu à peu sous les coups de boutoir des réformes démocratiques de l'époque classique. Selon une vision néo-évolutionniste de la transformation des communautés pré-politiques en cités, les « princes », « chefs », « big men » ou *basileis* homériques – selon les noms qu'on leur a régulièrement donnés – auraient cédé la place à une aristocratie stable de propriétaires terriens. C'est ainsi qu'il y a vingt ans, François de POLIGNAC soulignait encore combien les diverses manifestations de prestige auxquelles on assiste à la fin de l'époque géométrique dans les domaines cultuel et funéraire étaient « autant de signes de la constitution d'une aristocratie au sens premier du terme », c'est-à-dire « d'une véritable "aristocratie" succédant aux "princes" du VIII^e^ siècle »[31]. De la même manière, à l'autre terme de la période, Walter R. CONNOR montrait en 1971 comment, durant la guerre du Péloponnèse, de « nouveaux politiciens » avaient remplacé l'aristocratie traditionnelle encore au pouvoir durant le V^e^ siècle à Athènes[32]. Il expliquait comment certains hommes forts, conscients du pouvoir nouveau de l'Assemblée, avaient réussi à s'adapter au régime démocratique en modérant un mode de vie éclatant, trop ouvertement associé à certaines pratiques désormais jugées extravagantes. Rapidement, ces « nouveaux politiciens » – dont la médiocre extraction n'en était pas moins stigmatisée

30 De ce point de vue, la lecture de VAN WEES 2000 est la seule qui vaille.

31 POLIGNAC, *Repenser* ..., 1995 (citation, p. 17) ; POLIGNAC, *Offrandes* ..., 1996 (citation, p. 66). TANDY 1997 y ajoute une analyse des changements économiques ; voir néanmoins mon compte rendu dans *AC* 71 (2002), p. 414–415.

32 CONNOR 1971.

This material is under copyright. Any use outside of the narrow boundaries
of copyright law is illegal and may be prosecuted.
This applies in particular to copies, translations, microfilming
as well as storage and processing in electronic systems.
© Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016

par leurs adversaires, comme il est de coutume en pareils cas – se hissèrent à la première place, maniant avec talent tout l'arsenal des démagogues pour se gagner l'opinion de l'Assemblée. L'aristocratie archaïque disparaissait ainsi, définitivement engloutie dans une démocratie censée niveler toute distinction sociale.

Comme je l'ai montré dans mon livre, la compétition ritualisée que POLIGNAC met très justement en évidence au VIII^e^ siècle et qu'il interprète comme le signe le plus tangible de la formation d'une aristocratie stable, n'est nullement liée au seul géométrique récent. Elle informe en réalité toute la vie des communautés grecques depuis le premier âge du fer au moins jusqu'à la fin de l'époque classique, sinon d'ailleurs durant toute l'époque hellénistique et impériale[33]. La diversité des modes de reconnaissance sociale utilisés au fil des âges et leur déclinaison en d'innombrables variantes offrent une explication au renouvellement incessant des hommes qui occupèrent le devant de la scène sociale. Certes, les individus en place tentèrent souvent de renouveler les assises de leur rang en multipliant, de père en fils, les actions garantissant leur capital symbolique, mais ils furent la plupart du temps – à court ou moyen terme –, par lassitude, par négligence ou par manque d'originalité, dépassés par des individus plus entreprenants et plus inventifs.

Au bout du compte, la vision historique qui adapte d'une manière ou d'une autre la formule de Chateaubriand à l'histoire des élites grecques laisse donc sceptique. Ce que POLIGNAC ou CONNOR mettaient en évidence, ce ne sont pas des ruptures dans la vie des élites, des « crises sociales » justifiant la disparition des *basileis* homériques au profit des aristocrates archaïques, puis le remplacement de ces derniers par les « nouveaux politiciens » de l'Athènes tardo-classique. Ce qu'ils mettaient en évidence, c'est en réalité l'un de ces très nombreux changements que connut la composition sociale de l'élite des cités grecques au fil des siècles. Pour en revenir à la terminologie des élites, d'où j'étais parti, il convient d'ailleurs de dénoncer le caractère trompeur des appellations distinctes, qui supposent une restructuration complète des modes de fonctionnement des élites au gré de bouleversements sociaux constitutifs d'autant de « crises ».

Prenons encore un exemple et revenons dans l'Athènes du VII^e^ siècle. L'un des changements majeurs dans le domaine funéraire est la disparition rapide, dans le dernier quart du VIII^e^ siècle, des grands vases marqueurs de tombes réalisés par le Maître du Dipylon et ses successeurs. Ces marqueurs funéraires sont rapidement remplacés, dans les modes de reconnaissance sociale, par une pratique funéraire nouvelle – désignée sous le nom d'*Opferrinne-Zeremonie* –, alliant incinération primaire et tranchée à offrandes (*Opferrinne*), qui renvoie à la diffusion de la pratique du banquet couché d'origine proche-orientale au sein de la société athénienne. Ces ensembles composés de services à banquet complets fortement orientalisants semblent dans un premier temps limités à quelques tombes d'un secteur particulier du Céramique situé à proximité de l'église d'*Hagia Triada* et ainsi avoir été la pratique – exclusive au départ – d'un groupe funéraire spécifique. Qui étaient ces individus ? « Aus diesem Grund kann die Bestattungsgruppe *Aghia Triada* entweder

33 Sur l'époque hellénistique, voir HAMON 2007.

This material is under copyright. Any use outside of the narrow boundaries
of copyright law is illegal and may be prosecuted.
This applies in particular to copies, translations, microfilming
as well as storage and processing in electronic systems.
© Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016

als ein exzentrischer Club innerhalb der athenischen Oberschicht oder als stellvertretender Einzelfall für die gesamte Elite gewertet werden », notait Erich KISTLER[34]. Dans l'alternative énoncée, KISTLER choisit la seconde voie et suggère que le renouvellement constant des signes de prestige dans les nécropoles attiques correspond à l'évolution des mentalités au sein d'une unique classe dominante athénienne. Je préfère, pour ma part, y voir la première solution et la stratégie d'un petit groupe d'individus qui tenta, avec le concours d'une officine particulière, de s'emparer de la première place dans l'espace funéraire et de redéfinir à son avantage un mode traditionnel de reconnaissance sociale. En ce sens, l'apparition de cette pratique marque vraisemblablement l'un de ces passages de relais entre groupes influents dont chaque cité connut plus d'un exemple.

Pareil modèle interprétatif a l'avantage de ne pas induire de ruptures dans la structure sociale des communautés grecques, mais d'inscrire au contraire celle-ci dans la longue durée. Au final, la notion de « crise » – entendue comme une rupture du continuum historique – ne me semble pas faire partie de l'histoire des élites grecques, pour la simple raison que la crise est en réalité elle-même au fondement de la dynamique sociale des cités grecques archaïques. Si le concept de « crise » peut éventuellement aider à décrire une situation passagère de renouvellement de l'élite, il se dissout en réalité dans l'appréhension globale de la période archaïque. En somme, s'il faut parler de « crise », on n'oubliera pas de préciser l'échelle temporelle à laquelle on travaille et de distinguer, d'une part, l'événementiel – voire l'anecdotique – et, de l'autre, les faits de structure. Il est certes commode, lorsqu'on étudie une période précise, de parler de « crise » pour justifier les différences par rapport à la période précédente. Mais rapporté à la longue durée, le concept n'a pas de sens. La crise s'impose ainsi comme un modèle explicatif à focale restreinte, qui ne prend pas en compte les dynamiques longues qui sont précisément celles de l'histoire sociale.

BIBLIOGRAPHIE

AMPOLO 1996 = C. AMPOLO, *Il sistema della* polis, in S. SETTIS (ed.), *I Greci. Storia, Cultura, Arte, Società*. 2. *Una storia greca*. 1. *Formazione*, Torino, 1996, p. 297–342.

BOURRIOT 1976 = F. BOURRIOT, *Recherches sur la nature du génos. Étude d'histoire sociale athénienne (périodes archaïque et classique)*, Lille, 1976.

BRAVO 1984 = B. BRAVO, *Commerce et noblesse en Grèce archaïque. À propos d'un livre d'Alfonso Mele*, in *DHA*, 10, 1984, p. 99–160.

BURCKHARDT 1902 = J. BURCKHARDT, *Griechische Kulturgeschichte*, t. IV, Berlin – Stuttgart, 1902.

CAPDETREY & LAFOND 2010 = L. CAPDETREY & Y. LAFOND (edd.), *La cité et ses élites. Pratiques et représentations des formes de domination et de contrôle social dans les cités grecques*, Bordeaux, 2010.

CÉBEILLAC-GERVASONI & LAMOINE 2003 = M. CÉBEILLAC-GERVASONI & L. LAMOINE (edd.), *Les élites et leurs facettes : les élites locales dans le monde hellénistique et romain*, Roma – Clermont-Ferrand, 2003.

34 KISTLER 1998, p. 148.

This material is under copyright. Any use outside of the narrow boundaries of copyright law is illegal and may be prosecuted. This applies in particular to copies, translations, microfilming as well as storage and processing in electronic systems. © Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016

CHATZIVASILIOU 2013 = D. CHATZIVASILIOU, *Dispositifs rituels et urbanisation en Grèce archaïque. Le cas d'Athènes et de l'Attique*, Diss. EHESS, Paris, 2013.

CONNOR 1971 = W. R. CONNOR, *The New Politicians of Fifth-Century Athens*, Princeton, 1971.

DUPLOUY 2002 = A. DUPLOUY, *L'aristocratie et la circulation des richesses. Apport de l'histoire économique à la définition des élites grecques*, in *RBPh*, 80, 2002, p. 5–24.

DUPLOUY 2003 = A. DUPLOUY, *Les Eupatrides d'Athènes, 'nobles défenseurs de leur patrie'*, in *Cahiers du Centre Glotz*, 14, 2003, p. 7–22.

DUPLOUY 2005 = A. DUPLOUY, *Pouvoir ou prestige ? Apports et limites de l'histoire politique à la définition des élites grecques*, in *RBPh*, 83, 2005, p. 5–23.

DUPLOUY 2010 = A. DUPLOUY, *Observations sur l'usage des noms en –ides et en –ades aux époques archaïque et classique*, in L. CAPDETREY & Y. LAFOND (edd.), *La cité et ses élites. Pratiques et représentations des formes de domination et de contrôle social dans les cités grecques*, Bordeaux, 2010, p. 307–344.

DUPLOUY sous presse = A. DUPLOUY, *Ploutos e cittadinanza in Grecia arcaica*, in M. SANTUCCI & V. NIZZO (edd.), *Ploutos & Polis. Aspetti del rapporto tra economia e politica nel mondo greco*, Roma, sous presse.

DUPLOUY, MARIAUD & POLIGNAC 2010 = A. DUPLOUY, O. MARIAUD & Fr. de POLIGNAC, *Sociétés grecques du VII^e siècle*, in R. ÉTIENNE (ed.), *La Méditerranée du VII^e siècle. Essais d'analyses archéologiques*, Paris, 2010, p. 275–309.

ÉTIENNE 2010 = R. ÉTIENNE, *La Méditerranée du VII^e siècle. Essais d'analyses archéologiques*, Paris, 2010.

FUSTEL DE COULANGES 1864 = N. D. FUSTEL DE COULANGES, *La Cité antique*, Paris, 1864.

HÄGG 1983 = R. HÄGG (ed.), *The Greek Renaissance of the Eighth Century BC. Tradition and Innovation*, Stockholm, 1983.

HAMON 2007 = P. HAMON, *Élites dirigeantes et processus d'aristocratisation à l'époque hellénistique*, in H. FERNOUX & Chr. STEIN (edd.), *Aristocratie antique : modèle et exemplarité sociale*, Dijon, 2007, p. 79–100.

KISTLER 1998 = E. KISTLER, *Die „Opferrinne-Zeremonie". Bankettideologie am Grab, Orientalisierung und Formierung einer Adelsgesellschaft in Athen*, Stuttgart, 1998.

LORAUX 1997 = N. LORAUX, *La cité divisée : l'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Paris, 1997.

MEYER 1893 = Ed. MEYER, *Geschichte des Alterthums.* Zweiter Band. *Geschichte des Abendlandes bis auf die Perserkriege*, Stuttgart, 1893.

MCK. CAMP 1979 = J. MCK. CAMP, *A Drought in the Late Eighth Century BC*, in *Hesperia*, 48, 1979, p. 397–411.

MONACO 2000 = M.-Ch. MONACO, *Ergasteria. Impianti artigianali ceramici ad Atene ed in Attica dal protogeometrico alle soglie dell'ellenismo*, Roma, 2000.

MORRIS 1987 = I. MORRIS, *Burial and Ancient Society. The Rise of the Greek City State*, Cambridge, 1987.

NAGY 1996 = G. NAGY, *Aristocrazia : caratteri e stili di vita*, in S. SETTIS (ed.), *I Greci. Storia, Cultura, Arte, Società*. 2. *Una storia greca*. 1. *Formazione*, Torino, 1996, p. 577–598.

NIETZSCHE 1872 = Fr. NIETZSCHE, *Homers Wettkampf*, in G. COLLI & M. MONTINARI (edd.), *Friedrich Nietzsche. Kritische Gesamtausgabe*. III, 2. *Nachgelassene Schriften 1870–1873*, Berlin, 1973, p. 277–286 ; trad. fr. *La joute chez Homère*, in *Friedrich Nietzsche. Œuvres philosophiques complètes. Écrits posthumes 1870-1873*, Paris, 1975, p. 192–200.

OSBORNE 1989 = R. OSBORNE, *A Crisis in Archaeological History? The Seventh Century B.C. in Attica*, in *ABSA*, 84, 1989, p. 297–322.

PAPADOPOULOS 2003 = J. K. PAPADOPOULOS, *Ceramicus Redivivus. The Early Iron Age Potters' Field in the Area of the Classical Athenian Agora*, Athens, 2003.

POLIGNAC, *sanctuaires* ..., 1995 = Fr. de POLIGNAC, *Sanctuaires et société en Attique géométrique et archaïque : Réflexion sur les critères d'analyse*, in A. VERBANCK-PIERARD & D. VIVIERS (edd.), *Culture et Cité. L'avènement d'Athènes à l'époque archaïque*, Bruxelles, 1995, p. 75–101.

This material is under copyright. Any use outside of the narrow boundaries
of copyright law is illegal and may be prosecuted.
This applies in particular to copies, translations, microfilming
as well as storage and processing in electronic systems.
© Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016

POLIGNAC, *Repenser* ... 1995 = Fr. de POLIGNAC, *Repenser la "cité" ? Rituels et société en Grèce archaïque*, in M. H. HANSEN & K. RAAFLAUB (edd.), *Studies in the Ancient Greek Polis*, Stuttgart, 1995, p. 7–19.

POLIGNAC, *Entre les dieux ...,* 1996 = Fr. de POLIGNAC, *Entre les dieux et les morts. Statut individuel et rites collectifs dans la cité archaïque*, in R. HÄGG (ed.), *The Role of Religion in the Early Greek Polis*, Stockholm, 1996, p. 31–40.

POLIGNAC, *Offrandes ...*, 1996 = Fr. de POLIGNAC, *Offrandes, mémoire et compétition ritualisée dans les sanctuaires grecs à l'époque géométrique*, in P. HELLSTRÖM & Br. ALROTH (edd.), *Religion and Power in the Ancient Greek World*, Uppsala, 1996, p. 59–66.

ROSE 2012 = P. W. ROSE, *Class in Archaic Greece*, Cambridge, 2012.

ROUSSEL 1976 = D. ROUSSEL, *Tribu et Cité. Études sur les groupes sociaux dans les cités grecques aux époques archaïque et classique*, Besançon, 1976.

SNODGRASS 1980 = A. M. SNODGRASS, *Archaic Greece. The Age of Experiment*, London, 1980.

STAHL 1987 = M. STAHL, *Aristokraten und Tyrannen im archaischen Athen. Untersuchungen zur Überlieferung, zur Sozialstruktur und zur Entstehung des Staates*, Stuttgart, 1987.

STEIN-HÖLKESKAMP 1989 = E. STEIN-HÖLKESKAMP, *Adelskultur und Polisgesellschaft. Studien zum griechischen Adel in archaischer und klassischer Zeit*, Stuttgart, 1989.

TANDY 1997 = D. W. TANDY, *Warriors into Traders. The Power of the Market in Early Greece*, Berkeley, 1997.

VAN DEN EIJNDE 2010 = Fl. VAN DEN EIJNDE, *Cult and Society in Early Athens. Archaeological and Anthropological Approaches to State Formation and Group Participation in Attica. 1000-600 BCE*, Diss. Amsterdam, 2010.

VAN WEES 2000 = H. VAN WEES, *Megara's Mafiosi : Timocracy and Violence in Theognis*, in R. BROCK & S. HODKINSON (edd.), *Alternatives to Athens. Varieties of Political Organisation and Community in Ancient Greece*, Oxford, 2000, p. 52–67.

WECOWSKI 2014 = M. WECOWSKI, *The Rise of the Greek Aristocratic Banquet*, Oxford, 2014.

This material is under copyright. Any use outside of the narrow boundaries
of copyright law is illegal and may be prosecuted.
This applies in particular to copies, translations, microfilming
as well as storage and processing in electronic systems.
© Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2016